

DS 1

« C'est la même nécessité qui conduit tous les êtres vivants à modifier leur milieu tout en s'y adaptant, //20 et qui conduit l'être humain à se transformer lui-même sous l'effet de son propre travail.

La France //40 en est un remarquable exemple : ce pays ne doit son existence qu'à l'interaction de ses habitants avec les //60 milieux qui le composent et les ressources qu'ils proposent. L'ensemble des métiers qui se sont développées au cours //80 de l'histoire, et ont contribué à façonner le paysage et l'identité culturelle française, incarnent toutes les dispositions qu'//100 il a fallu développer pour tirer le meilleur parti des ressources offertes par ce milieu.

On fait souvent l'éloge //120 de la main et de son affinité avec l'intelligence humaine, grâce à l'aptitude technique qu'elle rend possible.//140 Même si cette idée peut sembler discutable, je trouve quant à moi qu'elle a le mérite de souligner le // 160 caractère indissociable de l'intelligence et de sa mise en œuvre pratique.

Ainsi, on peut se faire une idée plus//180 juste des bénéfices du travail humain, en gardant à l'esprit tout ce qui a rendu possible les résultats matériels //200 auxquels il aboutit, et en quoi consiste sa vraie valeur. »

Exemple de dissertation

Dans leur texte, *La société des vulnérables. Leçons féministes d'une crise*, Najat Vallaud-Belkacem et Sandra Laugier soulignent l'effet de révélateur joué par la crise du Covid : alors que toute la société s'arrêtait pour faire face à la pandémie, c'est le caractère essentiel de certaines activités qui, par contraste, nous a été rappelé. Le travail des soignantes, nettoyeurs, éboueurs, caissières, livreurs, camionneurs, ..., « tout ce qui assurait de fait la continuité de la vie, jusqu'à présent pris en charge par des invisibles, la face immergée de la société », « tout ce qui compte le plus pour notre vie ordinaire, et qui pourtant compte le moins dans l'échelle de nos valeurs », est momentanément venu réoccuper le devant de la scène.

Comment se fait-il que nous puissions faire à ce point preuve de négligence quant aux bénéfices que nous retirons de certaines activités, et que nous passions ainsi autant à côté de ce qui fait la valeur réelle du travail de certaines personnes ? N'est-ce pas parce que nous nous focalisons sur les résultats matériels auxquels le travail aboutit, négligeant de ce fait tout *ce qui rend possible* ces résultats matériels ? N'est-ce pas également parce que nous avons tendance à identifier les bénéfices que nous retirons du travail aux seuls *profits* qui peuvent être générés en échange des produits de ce travail, négligeant par là même le « profit » pourtant tellement plus estimable que nous retirons de ce qui n'a pas de valeur d'échange marchande, la valeur de ce qui n'a pas de « prix » : le soin, la santé, le lien social...

Ainsi, nous verrons que ce n'est pas en considérant les seuls résultats matériels du travail humain qu'on en mesure le mieux les bénéfices ; pour bien mesurer le bénéfice du travail, il faut aussi prendre en compte l'ensemble des aptitudes qu'il a fallu développer pour parvenir à ces résultats : ce sont elles, davantage que les résultats matériels qui font le véritable bénéfice du travail humain. Nous verrons cependant que ce bénéfice « non matériel » (intellectuel et moral, voire « métaphysique ») que nous retirons de notre travail, n'a pas de réalité en dehors des résultats auxquels il aboutit et se voit avant tout à la qualité des produits, des œuvres, ou des services, auxquels il donne lieu.

« Travail est toute dépense d'actes qui tend à rendre les choses, les êtres, les circonstances, profitables ou délectables à l'homme ; et l'homme lui-même, plus sûr et plus fier de soi. » Paul Valéry se fait ici l'écho d'une idée somme toute classique, et difficilement contestable, selon laquelle le travail est une activité dictée par la recherche de l'utilité. Ce sont les bénéfices qu'on en attend qui justifient le temps passé à travailler, les efforts consentis, l'énergie qui y est consacrée.

Dans l'éloge que Virgile donne de la vie champêtre, il prend soin d'énumérer tous les bénéfices que le paysan retire des travaux qu'il a du mener, sans relâche, tout au long de l'année : « le laboureur fend la terre de son araire incurvé : c'est de là que découle le labeur de l'année ; c'est par là qu'il sustente sa patrie et ses petits-enfants, ses troupeaux de bœufs et ses jeunes taureaux qui l'ont bien mérité. Pour lui, point de relâche, qu'il n'ait vu l'année regorger de fruits, ou accroître son bétail, ou multiplier le chaume...et son sillon se charger d'une récolte sous laquelle s'affaissent les greniers. » La profusion de biens produits et accumulés au gré des récoltes et des vendanges vient faire oublier toute la peine et tous les efforts qu'ils ont nécessités. Par ailleurs, ce ne sont pas seulement les biens consommables, mais aussi les outils nécessaires à leur production, qui résultent du travail humain et en font le bénéfice premier. La nature n'est certes pas avare en ressources, mais encore faut-il savoir les exploiter afin de les rendre profitables à la vie humaine : « Même les forêts stériles, au sommet du Caucase...donnent chacune des produits ; elles donnent un bois utile : pour les vaisseaux, les pins ; pour les maisons, le cèdre et le cyprès. Les cultivateurs en tirent de quoi façonner des rayons pour leurs roues, des tympanes pour leurs charriots, et des carènes pansues pour les navires. » Dans tous les cas, on voit ici que les bénéfices du travail humain coïncident parfaitement avec les résultats matériels auxquels il aboutit.

Mais, il faut aussi prendre en compte le bénéfice que l'on peut *indirectement* retirer du travail humain par la vente ou l'échange. Le bénéfice du travail ne coïncide plus cette fois avec le résultat matériel auquel il aboutit, mais avec la rétribution ou la rémunération que le travailleur peut espérer obtenir en contrepartie du temps passé à travailler ou de ce qu'il a produit. La situation que décrit Simone Weil dans *La Condition ouvrière* contraste à cet égard largement avec celle décrite par Virgile : le but qui motive les travailleurs à l'usine n'a plus rien à voir avec l'utilité de ce qu'ils produisent, mais uniquement avec le salaire qu'ils en retirent. « A l'usine, vous êtes là seulement pour exécuter des consignes, livrer des pièces conformes aux ordres reçus, et recevoir, les jours de paye la quantité d'argent déterminée par le nombre de pièces et les tarifs (...). On ne vous demande que des pièces, on ne vous donne que des sous. » Dans ces conditions, l'utilité du travail semble échapper totalement à celui ou celle qui l'exerce. La situation décrite par S. Weil correspond à une situation particulièrement dégradée dans laquelle précisément le travail en vient à perdre son sens ; s'il faut attribuer un bénéfice au travail humain, cela ne saurait se résumer à l'argent qu'il permet de gagner, mais plutôt à l'*utilité* de ce qui est produit et au sentiment de sa propre utilité en participant à sa production.

La pièce de Michel Vinaver, *Par dessus-bord*, est à cet égard éloquent : le choix de l'auteur de situer son action dans le cadre d'une firme leader sur le marché du papier-toilette peut sembler, en soi, particulièrement ironique. L'utilité réelle de l'entreprise est comme mise en question par la destination dérisoire de ce qu'elle produit ; l'argent y est assimilé à de la matière fécale par Reszanyi, Jack assume de façon grotesque, et quasi insultante, les perspectives de l'entreprise : « le consommateur est une grande bouche et un gros cul, faut que ça entre et faut que ça sorte par où ça sort c'est ça qui nous intéresse...notre axe pourrait être à peu près ceci mais oui il est agréable de chier et Ravoire et Dehaze peut rendre cela encore plus agréable. » Michel Vinaver tourne en dérision la logique économique en nous présentant l'amélioration générale de la qualité du papier-toilette comme un réel bénéfice, à mettre au compte des vertus du marché et de la concurrence libre et non faussée. Ce qui est en cause, plus profondément, à travers cela, c'est le fait de juger des bénéfices du travail d'après l'utilité de ce qu'il produit. Mais cela dissimule mal que cette utilité n'est souvent qu'un prétexte dans la course au profit, et cela revient, par ailleurs, à faire

de l'utilité une fin *en soi* : or pour savoir si quelque chose est « bénéfique » il faut se demander à quoi cette chose est utile, et si ce à quoi elle sert contribue vraiment à quelque chose de « bien », c'est-à-dire à rendre les choses ou le monde, les êtres humains avec eux, « meilleurs » ?

Il semble difficile de soutenir que les bénéfices du travail humain se résument à ses résultats matériels ; pour savoir en effet si ceux-ci sont réellement bénéfiques, il faut s'interroger sur leur utilité : à quoi servent-ils ? Et en quoi *ce à quoi* ils servent est-il vraiment utile et bénéfique à l'être humain et au monde dans lequel il vit ?

*

A quoi bon répéter chaque jour les mêmes gestes, destinés à maintenir les conditions qui rendent la vie possible ? Cette question le travail, limité aux résultats matériels qu'il produit, ne peut y répondre. Si le travail est souvent perçu comme un des aspects de la vie humaine qui en rappelle la dure condition c'est notamment pour cette raison qu'il faut comme pour la vie trouver un sens à son travail. C'est pourquoi Simone Weil fait du travail le lieu même où se révèle à l'être humain une vérité concernant sa propre existence : « la condition des travailleurs est celle où la faim de finalité qui constitue l'être même de tout homme ne peut pas être rassasiée, sinon par Dieu. C'est là leur privilège. Ils sont seuls à le posséder. Dans toutes les autres conditions, sans exception, des fins particulières se proposent à l'activité (...) Pour les travailleurs, il n'y a pas d'écran. Rien ne les sépare de Dieu. Ils n'ont qu'à lever la tête. »

Si l'on n'est pas obligé de souscrire à toutes les conclusions que S. Weil tire de son expérience à l'usine, on peut cependant conserver l'idée que le sens du travail ne peut se résumer à l'utilité des résultats auxquels il aboutit. C'est, d'une toute autre façon que Virgile nous permet de développer cette idée : lorsqu'il fait l'éloge du travail de la terre il semble que le principal bénéfice qu'il y voit ne consiste pas dans les biens produits par les cultivateurs, mais plutôt dans l'intimité qu'ils tissent avec le milieu auquel ils appartiennent au même titre que les autres êtres qui le composent, et c'est l'alliance de l'homme et de son environnement qu'il célèbre. Le bénéfice du travail s'évalue donc à sa faculté à établir et maintenir un équilibre entre la façon dont il permet la satisfaction des besoins humains, et celle dont il ménage la possibilité pour toutes les autres espèces non seulement de survivre mais de s'épanouir. Nullement contradictoires, les deux objectifs doivent être tenus simultanément tant les besoins des êtres humains sont inséparables des ressources fragiles et vulnérables de son environnement. Cet équilibre représente un bénéfice en soi d'après lequel doit être jugée l'utilité réelle de ce qui résulte du travail : ces résultats permettent-ils ou non de favoriser cet équilibre, de le maintenir durablement, ou au contraire y nuisent-ils ? C'est bel et bien un idéal de vie qui se dessine dans l'éloge de la vie paysanne que donne Virgile, idéal que « l'on peut partager encore aujourd'hui, voire davantage au regard de la situation écologique critique de notre monde », ainsi que le souligne Frédéric Boyer dans la préface à sa récente traduction publiée en 2019 sous le titre *Le souci de la terre* : « célébrer notre obscure condition terrestre dont nous semblons nous éloigner toujours davantage, vanter notre relation à la terre et au vivant, nous qui rêvons ou cauchemardons une fuite possible loin de la Terre ». A cet équilibre entre l'homme et les autres êtres composant son environnement, il faut ajouter l'équilibre de l'homme avec ses semblables, dans le cadre d'une activité perçue comme harmonieuse et socialement utile : c'est une version caricaturale de cet idéal que fournit Dehaze lorsqu'il compare une réunion de travail à une réunion de famille, « tant il est vrai », dit-il, « que ceux qui travaillent quarante heures par semaine ensemble forment une authentique communauté ». Le caractère déséquilibré des relations entre les personnages laisse peu de doute sur la réalité de la situation qui se trouve derrière de telles déclarations. Lorsque les buts poursuivis dans le travail conduisent à sacrifier certaines valeurs essentielles, ou à les subvertir, ce sont les bénéfices qu'on peut en attendre qui sont compromis.

Or, c'est notre travail, du fait des aptitudes qu'il nous faut développer pour parvenir à certains résultats, qui peut contribuer à nous sensibiliser à certaines valeurs et nous disposer à chercher à les réaliser et à les préserver au quotidien. La fréquentation quotidienne des animaux et des plantes, et l'attention qu'il faut leur porter pour leur donner les soins qu'ils requièrent, créent un attachement affectif aux lieux, et aux êtres qui les composent, susceptibles d'aller au-delà de la seule considération de leur « utilité » pour les besoins humains. C'est ainsi que Virgile préconise l'indulgence et la bienveillance envers le cheval devenu âgé et qui n'est plus susceptible de rendre de services. Dans un autre registre, les formes de solidarité et d'empathie qui se développent au coeur même de l'usine, donne espoir que certaines valeurs d'humanité résistent malgré tout à la dureté des conditions de travail, voire que ces dernières, loin de les éteindre, contribuent au contraire à les renforcer : c'est ce qu'on peut penser à la lecture de Simone Weil, lorsqu'elle relève le regard de compassion que lui témoigne un ouvrier qui l'observe travailler, et qu'elle en conclue : « le moindre acte de bienveillance, depuis un simple sourire jusqu'à un service rendu, exige qu'on triomphe de la fatigue, de l'obsession du salaire, de tout ce qui accable et incite à se replier sur soi. » Les connaissances qu'il faut développer pour accomplir au mieux une activité, aux champs et à l'usine, procurent des satisfactions qui représentent *en soi* un bénéfice, abstraction faite des résultats qu'elles permettent, et de l'utilité réelle ou supposée de ces résultats. L'éloge que donne Virgile est moins un éloge des résultats auxquels aboutit le travail, qu'un éloge de toutes les connaissances qu'il faut acquérir, par l'écoute attentive des Anciens, et par l'observation du milieu. Le sens de la coopération et les liens humains qui se tissent dans le travail, renforcent des solidarités susceptibles de placer l'intérêt commun et le souci de la justice au coeur des préoccupations, comme le montre l'épisode de la grève tel que nous le décrit Simone Weil.

Tout ce qu'il a fallu développer en termes d'aptitudes pour parvenir à certains résultats matériels représente donc un bénéfice bien plus grand que ces résultats eux-mêmes. Aux bénéfices liés aux résultats matériels, il faut donc ajouter les bénéfices physiques (habileté manuelle), intellectuels (connaissances, ingéniosité), et moraux (sens de la coopération et de l'intérêt commun) liés aux processus qui sont à l'origine de ces résultats. Loin de réduire l'intérêt de ces aptitudes à l'utilité des résultats qu'elles permettent, il faut plutôt y voir le coeur même de ce qui nous rend humains : c'est d'elles en effet dont dépend notre capacité à interroger les fins plus hautes susceptibles de faire à nos yeux le sens de nos vies et de nos actes. Cependant, le bénéfice que nous retirons de notre travail, s'il n'est pas réductible aux résultats matériels de ce dernier, est-il perceptible en dehors de ces résultats ? Est-ce en se tournant ailleurs que vers les résultats matériels du travail que l'on est susceptible d'en comprendre le mieux les bénéfices ?

*

Dissociés des résultats auxquels elles conduisent, les aptitudes qui font le véritable bénéfice de notre travail perdent pour ainsi dire toute réalité. En dehors des gestes qui en témoignent, les valeurs comme les savoir-faire restent lettres mortes. Et à bien des égards, ce sont aux objets qui résultent du travail - les outils, les œuvres, les ouvrages - que se voient l'ingéniosité, les savoir-faire et les valeurs qui ont animés ceux qui les ont mis au point, et dont ils sont souvent les seuls vestiges. Cela va tout à fait dans le sens de ce que nous dit Paul Valéry dans son texte, et on trouve des échos de cette remarque dans les textes au programme : dans les *Géorgiques*, l'apologie du travail agricole passe par l'énumération des gestes, des procédés, des outils - « les armes propres aux rudes campagnards » - synthèse de l'ingéniosité humaine et héritage d'innombrables générations qui ont précédé celle de Virgile et forgé un mode de vie complexe, dont la simplicité apparente pourrait faire oublier la sophistication des savoir-faire sur lesquels il repose ; dans la *Condition ouvrière*, les valeurs humaines qui subsistent malgré la rudesse des conditions de travail ne seraient rien sans les gestes amicaux, en dehors des services rendus, aussi anecdotiques soient-ils ; dans *Par dessus-bord*,

la matérialité du travail semble avoir laissé la place à un bavardage incessant d'individus déconnectés par leur activité de leur contact avec le réel : là encore c'est plutôt négativement et par contraste que la pièce de Vinaver illustre notre idée ; il semble tout autant difficile de dire quel est l'objet du travail des protagonistes que de dire exactement quel métier exactement ils exercent, ou même si ce qu'ils exercent comme profession relève bien d'un métier.

Les actions dans lesquelles consistent le travail, les objets qui en résultent, sont les supports vivants de savoir-faire et de valeur, et d'une culture propre à un métier ou à un domaine d'activité ; ce qu'écrit S. Weil à propos des images religieuses pourrait s'appliquer au travail : « par bonheur pour nous il y a une propriété réfléchissante dans la matière. Elle est un miroir terni par notre haleine. Il faut seulement nettoyer le miroir et lire les symboles qui sont écrits dans la matière de toute éternité. » Les résultats matériels du travail, dans la mesure où il ne s'agit pas de simples produits destinés à être consommés, mais constituent de véritables œuvres, destinées à durer au-delà de ce que dure leur utilité immédiate (leur consommation, leur utilisation à la production de certains résultats), constituent de véritables symboles, pour qui sait les lire, en les dépoussiérant de tout ce que le temps, ou la distance entre classes sociales, a interposé entre elles et nous.

Si l'on veut apprécier à leur juste mesure les bénéfices du travail humain c'est donc bien vers ses résultats matériels qu'il faut tourner son regard ; ils constituent la partie visible où peut se lire l'ingéniosité qui les a rendu possibles. Encore faut-il qu'une certaine culture commune – un langage commun – perdure entre nous et ceux qui les ont produit : faute de culture nous risquerions de passer à côté du caractère admirable de certaines œuvres ; une certaine expertise est requise de notre part pour être sensible à ce qui risquerait sans cela de nous échapper faute de connaissances. C'est en partie à ce rétablissement de la balance que participe Virgile, en s'adressant à ses contemporains pour revaloriser à leurs yeux ce qui pourtant rend leur vie possible, et ne devrait pas être négligé. C'est aussi à cette entreprise qu'œuvrent les traducteurs de Virgile, qui cherchent à restaurer l'actualité de la voix de ce poète pour notre époque. Dans une autre mesure, S. Weil, lorsqu'elle choisit d'aller travailler à l'usine, c'est parce qu'elle a conscience qu'il y a certaines choses que l'on ne peut pas prétendre savoir si on ne les a pas soi-même vécues. Parler de la classe ouvrière reviendrait à parler « à la place de » la classe ouvrière, si l'on n'a pas soi-même fait l'effort d'en partager le sort. La médiation du théâtre chez Vinaver permet par la fiction de faire accéder à une part de vérité sur la vie d'entreprise, laquelle est laissée au travail d'interprétation du metteur en scène et du public, tel un miroir tendu dans lequel il faut apprendre à voir la réalité qui s'y reflète.

*

Il ne suffit donc pas d'être en présence des résultats matériels, même les plus tangibles, du travail humain, pour percevoir tout ce qui en fait la valeur. Il serait abusif de réduire cette dernière au seul profit qui peut être retiré d'une activité. Le travail n'a de sens et ne peut être perçu comme bénéfique qu'à la condition de pouvoir attribuer une utilité à ce qu'il produit abstraction faite des profits qu'il permet d'engendrer. Dans la question initiale, comme nous avons essayé de le montrer, c'est également la notion d'utilité qui est en question : car l'utilité du travail elle-même doit s'évaluer d'après certaines fins, qui ne sont jamais définitivement établies. Le bénéfice du travail devrait donc s'évaluer d'après la faculté qu'il a de mobiliser et de développer des aptitudes qui permettent en retour de s'interroger sur les fins de la vie et de l'activité humaine, et de préserver les conditions qui rendent possible une vie *humainement* vécue.